

BIZIER, Hélène-Andrée, *L'Université de Montréal. La quête du savoir*. Montréal, Libre Expression, 1993. 311 p.

Yves Gingras

Volume 48, Number 2, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305327ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305327ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, Y. (1994). Review of [BIZIER, Hélène-Andrée, *L'Université de Montréal. La quête du savoir*. Montréal, Libre Expression, 1993. 311 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48(2), 243–245. <https://doi.org/10.7202/305327ar>

BIZIER, Hélène-Andrée, *L'Université de Montréal. La quête du savoir*. Montréal, Libre Expression, 1993. 311 p.

L'année 1995 marquera le 75^e anniversaire de la fondation de l'Université de Montréal. Ce n'est en effet qu'en 1920 que la succursale montréalaise de l'Université Laval, fondée en 1876, obtient son autonomie complète après plusieurs essais infructueux arbitrés par Rome. Monseigneur Bourget, qui dès les années 1840 rêvait d'une université pour sa ville, avait dû se plier aux ordres de la Sacrée congrégation de la propagande qui donnait raison aux supérieurs du Séminaire de Québec et de l'Université Laval opposés à une telle initiative. Il était, selon eux, prématuré de doter le Québec de deux universités alors que Laval, fondée en 1852, avait toutes les peines à survivre. Mauvais perdant, M^{re} Bourget, alors âgé de 77 ans, démissionna de son poste d'évêque de Montréal le lendemain de la proclamation de la bulle apostolique annonçant la création de l'Université Laval à Montréal.

Prenant la relève, l'élite montréalaise aura de nombreux démêlés avec la «maison mère». Dès 1883, Rome doit intervenir pour faire cesser ces querelles entre bons chrétiens: le décret *Cum Universitas Lavallensis* enjoint les fidèles et les ecclésiastiques à ne point tramer contre Laval ou sa succursale. Six ans plus tard, après avoir «tramé» sans trop faire de bruit, les Montréalais obtiennent une plus grande autonomie grâce à la constitution *Jam Dudum*.

Entre temps, les Faculté de droit et de théologie ont ouvert leurs portes et, après quelques querelles avec l'École de médecine et de chirurgie de Montréal, fondée en 1843, la Faculté de médecine s'est installée au château Ramezay. En 1887, la Faculté des arts, chargée d'émettre le diplôme de baccalauréat, s'organise et chapeaute les collèges classiques de la région de Montréal qui lui sont affiliés. La même année, l'École polytechnique de Montréal, jusque-là sous la responsabilité de la CECM, rejoint l'université montréalaise. C'est en s'affiliant ainsi des institutions déjà existantes que se construira l'Université Laval à Montréal: Institut Agricole d'Oka, Collège dentaire, École de médecine vétérinaire, École des hautes études commerciales. En 1895, l'université s'installe rue Saint-Denis. Dix ans plus tard, Polytechnique la rejoint et construit son édifice juste en face de l'université; en 1915, la bibliothèque Saint-Sulpice s'ajoute au décor, complétant ainsi l'ambiance universitaire du premier quartier latin.

La croissance économique et démographique de Montréal remet la question de l'autonomie à l'ordre du jour dès 1912. Il faut toutefois attendre la fin de la Grande Guerre pour voir monseigneur Paul Bruchési se rendre à Rome pour convaincre le Saint-Siège que le temps est venu pour Montréal de se doter de sa propre université. Le 8 mai 1919, c'est l'Université Laval qui doit maintenant accepter la décision vaticane: «La succursale de Montréal doit être érigée en une université autonome, pourvue de tous ses droits et privilèges. Elle portera le nom d'Université de Montréal».

La nouvelle à peine annoncée, c'est la catastrophe: l'édifice de la rue Saint-Denis passe au feu le 22 novembre. Redoublant d'ardeur, les dirigeants de la nouvelle université réclament une charte civile et lancent dès le premier janvier 1920 une campagne de souscription qui rapportera plus de trois

millions de dollars. Malgré l'opposition de certains, dont Henri Bourassa, qui craignent l'affaiblissement du contrôle religieux sur l'enseignement, la nouvelle charte fait une place importante aux laïcs. Désirant afficher clairement sa modernité, elle crée, à côté des facultés traditionnelles, une Faculté des sciences, qui sera quelques années plus tard le berceau d'un mouvement scientifique d'envergure incarné par un professeur de botanique, le frère Marie-Victorin.

Après avoir subi deux incendies en novembre 1922, l'un à l'édifice principal l'autre à l'École de chirurgie dentaire, tous deux rue Saint-Denis, le recteur, M^{gr} Vincent Piette, songe à trouver un nouveau campus, loin des bruits de la rue Saint-Denis et surtout des dangers que font courir à la jeunesse les rues avoisinantes! Dès 1923, son choix se porte sur le flanc du mont Royal et il demande à l'architecte Ernest Cormier de lui proposer des plans. C'est le début d'une longue saga qui ne prendra vraiment fin qu'après la Deuxième Guerre mondiale, alors que les étudiants et l'administration s'installeront progressivement sur le nouveau campus. Abandonné, le premier quartier latin ne reprendra vie qu'avec la création de l'Université du Québec à Montréal à la toute fin des années soixante.

Installée sur le mont Royal, l'Université de Montréal va vivre une période de croissance rapide jusqu'au milieu des années 1970. Les transformations sociales d'après-guerre entraîneront la laïcisation rapide de l'institution qui accueillera son premier recteur laïc, le chimiste Roger Gaudry, en 1965. Cette transformation ne faisait en fait que prendre acte de la place centrale occupée par les professeurs laïcs dans la plupart des facultés. En 1959, Paul-Émile Léger, archevêque de Montréal et autorité suprême de l'université, souhaitait déjà voir le jour où une modification de la charte permettrait la nomination d'un recteur laïque. Étapiste, il nommait d'ailleurs, en avril 1961, le chimiste Lucien Piché au poste de vice-recteur.

Alors que les années soixante ont vu les universités croître rapidement et, il faut bien le dire, dans l'anarchie, l'arrivée des difficultés financières au milieu des années soixante-dix, forcera les dirigeants à mieux planifier et coordonner leur développement. À peine nommé recteur en 1975, Paul Lacoste note que «les pouvoirs publics exigent une concertation des efforts [...]; nous devons accepter de ne pas nous développer dans un nombre illimité de secteurs à la fois [...]; nous ne pouvons pas exceller en tout». C'était le début d'une ère nouvelle qui est encore la nôtre: celle des déficits et des compressions budgétaires qui forcent la planification et la concertation entre les institutions.

Ce survol rapide de l'histoire de l'Université de Montréal, tiré de l'ouvrage luxueux de Hélène-Andrée Bizier, devrait suffire à montrer toute l'importance de mieux connaître l'histoire des institutions francophones d'enseignement supérieur du Québec. Je dis bien «francophones», car il est navrant de constater qu'il n'existe à ce jour encore aucune histoire savante de l'Université Laval ou de l'Université de Montréal, alors que la plupart des universités anglophones du pays ont trouvé leur historien. Très bien conçu et merveilleusement illustré, le présent ouvrage ne prétend pas offrir au lecteur

plus que l'armature d'une histoire plus complète qui reste à écrire. Volume tout désigné à offrir aux mécènes présents et futurs de l'université, l'ouvrage laissera toutefois insatisfaits ceux et celles pour qui un livre est davantage un outil de travail qu'un objet d'art. Car si les nombreuses citations donnent du relief à la narration, l'absence totale de références rend difficile la localisation des sources et obligera le chercheur, qui voudrait pousser plus avant une question esquissée dans l'ouvrage, à repartir à zéro... ou à s'adresser à l'auteure! Heureusement, la présence d'un index onomastique garde à l'ouvrage son caractère de référence obligée.

Comme si les dirigeants de nos institutions réalisaient seulement depuis peu le sens de la devise «Je me souviens», on commence enfin à voir paraître des ouvrages sérieux sur les principales composantes du champ universitaire québécois: Robert Gagnon nous a donné une excellente *Histoire de l'École polytechnique de Montréal* (Montréal, Boréal, 1991) vue sous l'angle de la formation du groupe social des ingénieurs francophones; Denis Goulet a suivi avec son *Histoire de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal 1843-1993* (Montréal, VLB, 1993) et a aussi contribué avec Othmar Keel et François Hudon à écrire une *Histoire de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal 1880-1990* (Montréal, VLB, 1993). Le point commun à tous ces ouvrages est qu'ils sont écrits par des chercheurs rompus aux problématiques récentes de l'histoire et qu'en plus de rappeler les hauts faits des institutions étudiées, ils contribuent à éclairer l'histoire intellectuelle du Québec. Ces modèles étant fournis, espérons que le 75^e anniversaire de l'Université de Montréal, sera l'occasion de lancer le projet d'une histoire *universitaire* complète de cette institution qui nous fera connaître les contributions scientifiques des différents départements, les activités et les revendications des professeurs et des étudiants, l'effet de la syndicalisation des différents corps d'emploi sur le fonctionnement de l'institution, le rôle des professeurs et des associations étudiantes dans les nombreux débats qui ont agité la société québécoise depuis 1920, pour ne nommer que quelques thèmes importants. Et l'émulation étant une bonne chose, à quand une histoire de l'Université Laval, la plus ancienne université francophone d'Amérique, qui répondrait elle aussi à quelques-unes de ces questions?